

N° 725

DIMANCHE 23 OCTOBRE 1910

Prix: 15^c

Journal des Voyages

JOURNAL HEBDOMADAIRE

Bureaux : 146, rue Montmartre.
PARIS (2^e)



et des Aventures de Terre et de Mer



" Sur Terre et Sur Mer "
" Monde Pittoresque "
" Terre Illustrée " réunis.



UNE NUIT SUR LE NYANGA

Au milieu des Hippopotames
par MAURICE DEKOBRA

Les monstres évoluaient autour de nous à quelques mètres de distance, soufflant par leurs énormes narines de véritables trombes d'eau tandis que leurs mugissements ajoutaient à l'horreur de l'angoisse.

N° 725. (Deuxième série.)

MANIOC.ORG
0814937 de la collection.

BUREAUX
146, RUE MONTMARTRE, PARIS

ABONNEMENTS

UN AN : PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE, 8 fr.
DÉPARTEMENTS ET COLONIES, 10 fr.
UNION POSTALE, 12 fr.
Abld'Essai de 3 mois: FRANCE, 2,50; ÉTRANGER, 3 fr.

Sommaire : N° 725
23 Octobre 1910

MAURICE DEKOBRA. — Une Nuit sur le Nyanga.
GASTON PHELIP. — L'OR à LA GUYANE. — Chercheurs nomades.
P.-L. H. — Les Palais où l'on mange et le Pays où l'on mange le mieux.
JULES LERMINA. — Le Mystère de Finch Lane.
PAUL HUGAULT. — Les Peaux-Rouges et leurs secrets.
DÉSIRÉ LACROIX. — Aux Pays des timbres.
J. DAUTREMER. — Les Inondations de Tokio.
LÉON CHARPENTIER. — Le Cortège historique de Chester.
GUSTAVE REGELSPERGER. — Grigris européens contre la famine.
GEORGES LE FAURE. — Dans la peau d'un singe.
V. F. — L'Avroplane engin de guerre.
E. BEYLIER. — La Femme musulmane en Crète.
G. DE WAILLY. — Le Meurtrier du Globe.

Concours de Reconstitution

DEUXIÈME SÉRIE COMPORTANT TROIS QUESTIONS

Reconstituer, à l'aide de tous les mots figurant ci-dessous, qui ont été pris dans le corps de ce numéro et mélangés à plaisir :

- 1° Trois lignes extraites de la nouvelle : Le Mystère de Finch Lane;
- 2° Trois lignes extraites du roman : Dans la Peau d'un Singe;
- 3° Trois lignes extraites du roman : Le Meurtrier du Globe.

comme son trône maritime un peu ménagé de par l'éloquence de deux sifflet s'écoulaient littéralement notre ami chose trouva n'un omnibus complet il bouillait rapprochait les pieds et depuis peu semblait occupé au même regard que la petite est entendait le train à mille coups un port de troupe qu'il se réintégra venait de me faire leur but et on les faisait plus que je les lui suis.

Voir dans le n° du 16 octobre la liste des prix, le programme et les conditions de ce concours qui sera clos avec la 3^e série publiée dans le numéro du 30 octobre. Les solutions et le palmarès seront publiés dans le numéro du 13 décembre.

Les solutions devront nous parvenir au plus tard le lundi 7 novembre accompagnées des 3 bons de concours publiés en dernière page de nos numéros et adressées à M. HENRI BERNARD, Service des Concours, 146, rue Montmartre, Paris (2^e).

Nos Prochains Récits

Dans quinze jours dans un numéro exceptionnel nous commencerons

TROIS NOUVEAUX GRANDS ROMANS INÉDITS

que nous avons déjà annoncés à nos lecteurs et qui leur réservent les émotions les plus neuves et les plus passionnantes. Il est juste que nous mettions au premier rang, parmi ces captivantes nouveautés, l'œuvre du plus ancien de nos collaborateurs, l'œuvre de l'ami si cher que nous avons perdu,

BRAS-DE-FER

par

Louis BOUSSENARD

Dès les premières lignes — et c'est là le propre des personnages enfantés par l'imagination du fécond écrivain — le lecteur se sentira pris d'une irrésistible sympathie pour le vaillant, l'audacieux, l'admirable héros de ce récit, Bras-de-Fer! C'est là un surnom épique et celui qui le porte en est digne. Il n'est pas d'exploits de force et d'énergie qu'il n'accomplisse. Taillé en hercule, habile à tous les exercices du corps, ce redoutable joueur allié à la force la plus délicate bonté. Ami des faibles et des opprimés, prêt à tous les dévouements, à tous les sacrifices, il a l'âme d'un Don Quichotte, mais d'un Don Quichotte moderne, joyeux, rusé, malin comme un singe et auquel il ne fait pas bon se froter. On va le voir à l'œuvre, à travers les forêts et les champs d'or de la Guyane, où, accompagné de ses deux fidèles compagnons, Moustique et Fichalo, il taillera une rude besogne à la bande de fellefs coquins dont il sauve et protège l'innocente victime. Et dans ce passionnant roman d'héroïsme, qu'illustrera CONRAD, nos lecteurs admireront une fois de plus les merveilleuses qualités du grand romancier aujourd'hui disparu.

Devons-nous dire disparu? Non. Louis BOUSSENARD ne disparaît pas tout entier, puisqu'il a laissé entre nos mains les manuscrits de plusieurs romans que nous publierons après Bras-de-Fer et qui allongeront encore la liste des chefs-d'œuvre et des succès de celui qui fut et restera le maître du roman d'aventures.

Dans le même numéro, qu'illustrera une splendide couverture en couleurs de CONRAD, nous commencerons un passionnant roman de mystère.

En même temps que les récits de Louis BOUSSENARD et de Paul d'Ivoi nous commencerons la publication d'un grand roman patriotique.

LES DIX YEUX D'OR

par

Paul d'IVOI

L'auteur des Cinq Sous de Lavarède, qui l'an dernier captiva nos lecteurs en leur contant les aventures des Trois demoiselles Pickpocket, va cette fois les conduire au pays des énigmes, au pays des Pyramides et du Sphinx : en Égypte. Il les fera pénétrer dans les mystérieux tombeaux des Pharaons et assister aux poignantes péripéties de la lutte qu'engagent contre un ennemi invisible « l'espion x 323 » et sa sœur, assistés du journaliste américain Max Trelam.

On frémit à l'apparition des Dix Yeux d'Or dont la terrible menace sème l'épouvante et c'est avec une émotion sans cesse grandissante qu'on suivra les péripéties du formidable duel qui met aux prises deux adversaires doués d'une même audace et d'une même ingéniosité. Abondant en incidents imprévus et en coups de théâtre, ce captivant roman, qu'illustrera le crayon de Beuzon, obtiendra le plus vif et le plus franc succès.

L'ALERTE

par

le Capitaine DANRIT

Alerte!... c'est l'ordre de mobilisation porté par le télégraphe à tous les corps d'armée. Alerte! c'est la France sur le point d'être envahie. Et dès la première heure, trois hommes, trois audacieux vont vers la frontière, animés du même esprit de sacrifice, tout frémissements du même espoir, du même désir d'accomplir de grandes choses. On va les voir à l'œuvre dans cet émouvant et patriotique récit où passe un grand souffle de générosité. On suivra avec anxiété la folle équipée de ces vrais Français de France, de ces enthousiastes volontaires qui, modernes francs-tireurs, ont résolu d'exécuter le plus hardi coup de main qu'on puisse imaginer, pour assurer la victoire à leur pays. De jolies illustrations dues au pinceau de DUTRIAC accompagneront ce dramatique roman du commandant DRIANT qui complètera brillamment l'ensemble des récits que le Journal des Voyages va offrir à ses nombreux et fidèles lecteurs.

Voir à la fin de ce numéro l'annonce de
NOTRE NOUVELLE PRIME GRATUITE
Les Records du Monde

Au *Une Nuit sur le Nyanga* Milieu des Hippopotames

Le héros de cette vécridique aventure, M. David Woodhouse, est un colon anglais qui vécut des années sur le Nyanga. Il a relaté lui-même les moindres détails de cette nuit dramatique dont ses compagnons d'infortune ont garanti l'authenticité.

Je n'étais à cette époque-là qu'un simple colon dans un petit village situé non loin de la rivière Nyanga, à vingt-quatre heures de son embouchure sur la côte occidentale d'Afrique.

Mongo-Nyanga — c'était le nom de ce village — était entouré d'épaisses forêts s'étendant sur plusieurs centaines de kilomètres carrés et infestés de bêtes sauvages, fauves ou reptiles, de toutes sortes. Comme on le voit, ce n'était pas l'endroit rêvé pour passer ses vacances confortablement...

Étant le seul résident européen du village, j'employais la plus grande partie de mon temps à cultiver les bananes, ou les patates, tandis que mon fusil servait à me procurer de temps en temps de la viande fraîche. Mais, malgré ces occupations, les heures s'écoulaient trop lentement et ma vie me semblait bien souvent d'une exaspérante monotonie.

Je venais d'avoir une sérieuse attaque de malaria, quand je fus invité à venir séjourner quelque temps, sur la côte, au dépôt de la compagnie. C'était une excellente aubaine. Aussi m'empressai-je d'en profiter. Ravi à la pensée d'aller respirer l'air pur de la mer, je fis mes préparatifs de voyage et je m'embarquai. Un séjour d'un mois au bord de l'Océan me rétablit complètement et ce fut avec regret que je repris le chemin de Mongo-Nyanga.

Pour éviter la chaleur accablante des journées tropicales et pour permettre à mes *kroomen* de ramer avec plus d'ardeur, je décidai que nous nous mettrions en route chaque jour après le coucher du soleil, vers six heures du soir. Ma baleinière était chargée jusqu'au bord de paquets d'étoffe, de coutellerie, de fusils, d'outils en fer, de poudre et de différents bibelots nécessaires au commerce avec les nègres. Je pris donc congé du directeur de la compagnie, et à la tombée de la nuit, nous nous embarquâmes, poussant avec des bambous le canot vers le milieu de la rivière dont les eaux, à l'embouchure, coulaient vers la mer, teintées par la boue claire.

Après l'excessive chaleur de l'après-midi, un brouillard de plus en plus dense montait de la rivière et rendait la navigation particulièrement périlleuse, d'autant plus qu'à cette époque de l'année la lune ne se levait que vers trois heures du matin.

J'étais donc obligé d'avancer avec précaution et de surveiller attentivement notre marche à travers les roches qui se dressaient au milieu du fleuve. Mais le bruit cadencé

des pagaies et le chant mélancolique des rameurs eurent bientôt raison de moi et je ne tardai pas à m'endormir.

Combien de temps mon sommeil avait-il duré, je ne saurais le dire; toujours est-il que, soudain, je fus réveillé en sursaut par un fracas épouvantable.

Ma première impression fut que le pilote venait de heurter dans l'obscurité un tronç d'arbre flottant, ce qui n'est pas rare lorsqu'on voyage la nuit sur ces grands fleuves.

Hélas! Je ne fus pas long à reconnaître mon erreur...

Des craquements répétés, de violentes secousses qui ébranlèrent toute la baleinière ne me laissèrent aucun doute sur la nature de l'obstacle contre lequel nous venions de nous jeter: nous étions bel et bien tombés au milieu d'un troupeau d'hippopotames! Le bruit que j'avais entendu provenait des coups furieux portés par ces animaux contre notre barque.

Aussitôt la tragique aventure de trois de mes compatriotes me revint en mémoire. Trois officiers de *H. M. S. Flirt* s'étaient aventurés un jour dans les lagunes de Mayumba pour chasser l'hippopotame. Après en avoir blessé un, leur canot avait été attaqué par une bande de ces terribles pachydermes et, des trois Anglais, un seul avait survécu: le commandant de l'expédition, qui, chose étrange, était le seul qui ne sût pas nager. Il s'était sauvé en s'accrochant à la barque que les hippopotames avaient chavirée.

Allions-nous partager le sort de ces malheureux chasseurs?

Je m'aperçus qu'un choc plus violent que les autres venait de crever l'un des flancs de la baleinière, de sorte que l'eau pénétrait maintenant par ce trou et menaçait de remplir la barque en quelques minutes. Déjà, je sentais l'eau gagner mes pieds, malgré les efforts des rameurs qui essayaient de la vider avec de petites caisses de bois... Je compris que nous étions condamnés à couler et que seuls quelques-uns d'entre nous auraient peut-être la chance d'atteindre la rive à la nage, car aussi loin que je pouvais voir, dans la brume, je constatai que nous étions complètement entourés par les hippopotames.

Pour comble d'infortune, le petit canon, à l'avant de la baleinière, était déjà à demi submergé. Ah! la situation manquait d'agrément... Très ennemi encore par ma récente maladie, trop faible pour nager, je me trouvais en pleine nuit dans une barque sur le point de couler, au milieu d'un troupeau d'hippopotames... J'aurais volontiers cédé ma place, je l'avoue.

Mes rameurs, paralysés par la peur, étaient incapables de suggérer un moyen de nous sauver. Lorsque la baleinière, pleine jusqu'au ras du bord, commença à s'enfoncer, tous mes *kroomen*, excepté le pilote, se jetèrent à l'eau, au risque de tomber sur les hippopotames. Le pilote les aurait bien suivis, si je ne m'étais pas accroché désespérément à lui, lui ordonnant, moitié en anglais, moitié dans sa langue, de m'emmener sur son dos, puisqu'il nageait si bien.

Nous plongâmes donc ensemble et nous essayâmes de passer au travers du troupeau.

L'entreprise était si risquée que nous crûmes notre dernière heure venue. En effet, les monstres évoluaient autour de nous, à quelques mètres de distance, soufflant par leurs énormes narines de véritables trombes d'eau qui nous aveuglaient, tandis que leurs mugissements, mêlés aux cris d'angoisse des rameurs, ajoutaient à l'horreur de la scène.

Les secondes me semblaient être des minutes, car, accroché à mon nègre, à moitié suffoqué par l'écume, je prévoyais un coup de mâchoire fatal qui mettrait fin à cette lutte. À dire vrai, je ne me rappelle plus très bien comment nous sortîmes sains et saufs de cette affaire. Quoi qu'il en soit, nous atteignîmes, plus morts que vifs, les bords du fleuve et là, enlisés dans la vase, nous nous abritâmes parmi les roseaux. Pour augmenter encore nos souffrances, nous fûmes, tout le reste de la nuit, harcelés par des nuées de moustiques qui nous piquèrent sans répit.

Au lever du soleil, nous nous rendîmes un compte exact de la situation et, après nous être orientés, nous pûmes, en rampant dans les hautes herbes, atteindre enfin la terre ferme.

Heureusement personne ne manquait. Mais quel désastre! Tout avait sombré avec la baleinière, nos provisions, nos marchandises, nos armes, tout, même nos vêtements. J'étais assurément le plus mal partagé car je me trouvais en pyjama, pieds nus et tête nue, tel que j'étais sorti de ma couchette au moment de notre aventure de la nuit.

Ne pouvant pas rester où nous étions atterris, pour attendre le passage très problématique d'un bateau sur le fleuve, — nous aurions bien patienté pendant des semaines sans en voir un seul, — nous décidâmes de marcher dans la brousse pour rejoindre le village le plus proche. Ce ne fut pas chose aisée, car les lianes et les herbes étaient si drues et si entremêlées que notre marché en fut considérablement ralenti.

Après une journée de travail acharné, nous atteignîmes enfin un petit village sur les rives d'un affluent du Nyanga. Nous fûmes reçus par le chef de la tribu. Il me sembla qu'il était un peu offusqué de notre tenue par trop négligée pour entrer dans son territoire, mais nos explications le satisfirent et comme nous lui assurâmes que nous ne désirions que quelque nourriture, il nous offrit aimablement une tête d'antilope et quelques racines comestibles appelées *cassava*. La chère était peu appétissante, mais quand on n'a rien mangé depuis vingt-quatre heures!...

Le lendemain, pour regagner mon comptoir, je demandai au chef s'il consentirait à me prêter une pirogue. Il accéda à mon désir et me loua sa barque moyennant une honnête récompense qui consistait en un vieux chapeau haut de forme et en un collier de billes de verre pour sa femme.

Adapté de l'anglais par
MAURICE DEBORA.

Les Mines d'or en Guyane

Chercheurs Nomades

C'est le bourg de Mana qui est le point de départ des chercheurs d'or en Guyane : il est d'ailleurs fort insalubre, et tout à fait dénué de confortable.

Aussi l'abandonne-t-on promptement pour la pirogue creusée dans un tronc d'arbre, qui doit vous conduire à l'Eldorado rêvé. Après une journée de navigation, le voyageur s'arrête enfin dans une crique. A coup de sabre d'abatis les nègres font dans la forêt touffue une place pour le carbet et préparent le repas; festin médiocre, dont les conserves font le plat de résistance, à moins qu'un rôti de caïman musqué ou de singe gélatineux ne vienne rompre la monotonie du menu. Puis le voyage reprend, et la pirogue croise d'autres pirogues qui reviennent



Un sluice, sorte de canal composé de plusieurs pièces appelées dalles où passent les terres aurifères avant d'abandonner leur or.

chargées d'autres chercheurs d'or satisfaits de leur butin. Les uns se croisent, confus et joyeux. « 5, 10, 30 kilos d'or ! » proclament les voyageurs.

Après quelques jours, les navigateurs parviennent dans la région où l'on aborde; la marche se ralentit : chaque crique est explorée, fouillée; puis, dans la boue, la poche d'or est trouvée, pépites ou poussières mêlées à de la diorite décomposée. Cependant, autour du chercheur heureux, les maraudeurs abondent, et ce sont alors des drames sanglants ou la famine, plus terrible encore.

La région ne contient d'ailleurs

pas seulement des chercheurs nomades : des centres se sont formés, nommés « degrads »; les rues sont propres, grâce à un plancher posé sur des poutres. Les cases sont généralement bâties à flanc de coteau, pour que les eaux ne les envahissent pas. La vie sociale fonctionne. Boulanger, menuisier, cordonnier, coiffeur, entrepreneur de construction font rapidement fortune.


Malheureusement, la population de ces centres, aussi bien que le chercheur nomade, fait rarement fortune, car le travail au « sluice », le seul

Les Palais où l'on mange et le pays où l'on mange le mieux

Le plus grand restaurant du monde capable de contenir six mille personnes va être construit prochainement à New-York dans Broadway, entre la quarante-septième et la quarante-huitième rue. Dans les sous-sols, il y aura dix




Une drague dans un placer des forêts vierges de la Guyane.

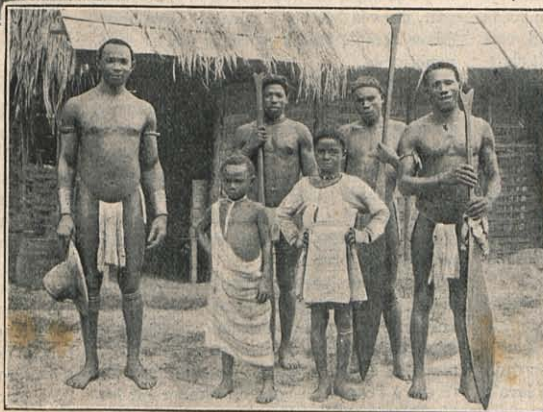
qu'elle emploie, est long, fatigant et peu rémunérateur. Aussi cette exploitation est-elle destinée à faire place à l'exploitation industrielle par les procédés mécaniques : dragage des sables aurifères et travaux des filons. Grâce à la mise en service de ces méthodes, la Guyane deviendra un pays de production aurifère analogue à la Nouvelle-Zélande ou au Transvaal; à l'heure actuelle elle est un Eldorado aux mirages souvent décevants.  GASTON PHELIP.

cuisines. On a, sans aller bien loin, un exemple de l'évolution subie par les restaurants. Londres veut devenir un faubourg de Paris. Un palais de l'industrie française va se construire dans Aldwych, au centre de Londres. Le but est de créer un endroit d'amusements parisiens dans la capitale anglaise. Il y aura un café-restaurant, une salle de thé avec orchestres, un théâtre bijou, il y aura des multitudes de bureaux, un club français. On pourra à la terrasse du café se croire sur les grands boulevards. Le palais sera achevé dans trois ans. Le devis de construction s'élève à 18,750,000 francs.

Mais voilà des exemples plus étranges. A Los Angeles, dans la Californie, le restaurant Jim, créé il y a 25 ans, n'a jamais fermé ses portes. Mais ce record est battu par un restaurant de Vienne en Autriche qui est resté ouvert, jour et nuit, depuis 165 ans.

Hambourg a un restaurant construit en papier. Les murs sont faits de papiers ignifugés. A l'extérieur, une cloison mince de bois protège la construction contre les grandes intempéries hivernales. La salle à manger peut contenir cent cinquante personnes; ce chiffre prouve que la maison est vaste; cependant la dépense totale pour l'édification n'a pas dépassé 1,750 francs.

Tout cela nous met loin des modestes auberges françaises où de génération en génération, se perpétuent les recettes excellentes et qui ont valu à la France la réputation d'être le pays où l'on mange le mieux.  P.-L. H.



Une famille de nègres boschs, riverains du Maroni. Nageurs émérites et experts payageurs, ils passent leur vie sur l'eau et vont de placer en placer porter les approvisionnements.

verre qui avait sauté au cours de sa lutte avec la victime.

C'était lui dont le poing formidable de Ruschmacker avait broyé la face... aujourd'hui en partie reconstituée, grâce aux ingénieux procédés du docteur Grahmann...

Il y avait là deux preuves matérielles devant lesquelles devaient s'effondrer toutes les dénégations du misérable, si énergiques fussent-elles...

Donc, l'innocence de Piwit, si longtemps soupçonnée, apparaissait indubitablement : Ruschmacker avait été volé par Panitowitch et assassiné par Krieg!... Le clown n'avait plus besoin de se cacher! il pouvait apparaître au grand jour en proclamant son innocence et crier à tue-tête sa joie et son amour...

Tel avait été, sur le premier moment, le désir de Piwit...

Mais, au fur et à mesure qu'à travers le désert de sable étincelant de rayons solaires se déroulaient les méandres de la caravane, il réfléchissait et il se demandait si, bien au contraire, il ne devait pas se terrer plus que jamais dans cette peau protectrice, puisque seule elle pouvait lui faciliter la conquête de ce fameux trésor que l'on prétendait enfoui dans les sables d'In-Abbala!...

En quoi pouvait-il importer que son innocence fût proclamée quelques jours plus tôt, alors qu'il pouvait payer de plusieurs millions cette mince satisfaction? C'était folie vraiment!...


A M. Krieg, chef de mission scientifique, Ménéclik avait accordé l'autorisation de franchir les frontières de la région d'In-Abbala : si on arrachait prématurément au criminel son masque d'honnête homme, qu'arriverait-il de ceux qui avaient résolu de se glisser en sa compagnie jusqu'au près du potentat, dont l'accès était si difficile, pour ne pas dire impossible, aux Européens?...


Se taire jusqu'à nouvel ordre, voilà qu'elle devait être la consigne de Piwit, consigne que lui imposaient la logique de la situation et le soin de ses intérêts bien compris.

Quand, grâce au misérable, il serait arrivé à ses fins, alors, mais alors seulement, il pourrait donner libre cours à sa joie et crier à tous la vérité.


D'ailleurs, en y réfléchissant, il trouvait, sans, bien entendu, nier l'importance des découvertes qu'il avait faites, que si elles constituaient des indices sérieux elles ne pouvaient être considérées comme d'irréfutables preuves...

Quel était, au fond, cet homme? Dans quel but avait-il cherché à assassiner Ruschmacker? Pour quel motif s'intéressait-il à la recherche du pithécantropus? Autant de questions auxquelles Piwit estimait utile, pour ne pas dire indispensable, de faire réponse, car il avait le pressentiment que ces réponses jetteraient une clarté subite dans l'ombre au milieu de laquelle il marchait...

(A suivre.)  GEORGES LE FAURE,

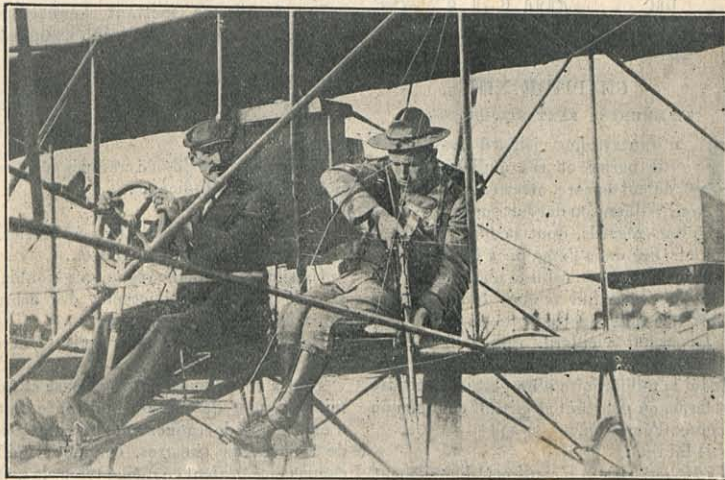
UN ESSAI CONCLUANT 

L'Aéroplane engin de guerre

 Après les belles manœuvres de Picardie, où l'aéroplane a prouvé brillamment quel pré-

roulaient, un des princes américains de l'aviation, Glenn Curtiss, exécutait des essais très intéressants dans la baie de Sheepshead, aux environs de New-York.

Il enlevait sur son biplan le lieutenant J.-E. Fickel, de l'infanterie américaine, qui s'était



Pendant les grandes manœuvres de l'armée américaine, le célèbre aviateur Glenn Curtiss enlevait à son bord le lieutenant J.-E. Fickel qui tirait en plein vol sur les cibles aménagées dans la baie de Sheepshead.

cieux auxiliaire il était devenu pour une armée en campagne, il n'est point besoin d'être prophète pour prédire — ce qu'on n'aurait osé faire, il y a seulement dix-huit mois — que les aviateurs joueront un rôle de la plus haute importance dans la prochaine guerre européenne.

Pendant que ces grandes manœuvres se dé-

veloppent, on a proposé de tirer en plein vol sur des cibles aménagées le long du rivage.

Les balles de son fusil à répétition touchèrent le but dans la proportion de 6 sur 10, à des distances variant l'altitude entre 100 et 300 mètres; l'essai était concluant.

 V. F.

LES AFFRANCHIES DU « YACHMAK »

La Femme musulmane en Crète




Dans ces humbles classes les femmes laissent leur visage à découvert, mais elles ont soin de se draper dans leur « feredgé » qu'elles ramènent sur leurs cheveux.

C'est la race grecque et conséquemment la religion catholique qui dominent en Crète. Les musulmans y sont relativement peu nombreux. Cependant, ces insulaires ont leurs mœurs et leurs usages particuliers, qui ne sont pas ceux des Crétois proprement dits ni des Ottomans de la péninsule.

Ainsi, alors que la femme turque, de quelque condition soit-elle, ne doit jamais s'affranchir du « yachmak », les Crétoises musulmanes laissent leur visage à découvert. Pour ne pas être en défaut avec les préceptes du Koran, elles ont bien soin, par exemple, de se draper dans une sorte de « feredgé » (manteau) qu'elles ramènent sur leurs cheveux — la loi islamique ordonnant à la femme de se couvrir la tête.

Les Crétois musulmans ne traitent pas leurs femmes en servantes. Les riches s'occupent eux-mêmes de l'entretien de la maison et des dépenses du ménage. Le mari pauvre trouve en sa femme un sentiment de charité ou de complaisance qui la fait s'occuper du service de la maison.

Les musulmanes de l'île de Crète sortent le jour quand il leur plaît, vont au bazar, font des achats pour leur toilette et se promènent beaucoup — mais toute leur vie est réglementée par certaines superstitions : elles sont persuadées, en effet, qu'il y a des jours et des heures prédéterminées à toute action, elles pensent que tel ou tel jour est voué à l'allégresse ou à la tristesse, à l'entreprise d'un voyage, d'un travail, etc. Leurs maris partagent d'ailleurs ces idées superstitieuses.

 Eugène BEYLIER.

Le A LA POURSUITE D'UN HÉRITAGE
MEURTRIER
 par du GLOBE
 G. DE WAILLY

CHAPITRE XIII

LE MEURTRE FANTASTIQUE (Suite.)

Le fantastique vieillard avait cessé de parler et ses auditeurs écoutaient encore, atterrés, affolés...

Seul, Williamson dardait sur Lobanief de singuliers regards, dont la fixité semblait vouloir lire dans l'âme de « Old Sinker » quelque chose que celui-ci n'avait pas dit, quelque chose qui tendait tout son être dans une interrogation intense et muette.

Le grand vieillard, qui, l'air inspiré, paraissait avoir grandi encore, appela près de lui le milliardaire d'un geste autoritaire et large, où pourtant se glissait comme une nuance d'émotion.

Il lui dit :

« Malgré les précautions longuement méditées que j'ai prises, l'acte immense que je vais commettre comporte des aléas, car notre science embryonnaire ne peut tout prévoir.

« Je vais descendre pour juger de la force du coup par moi porté au Monstre. Tous les deux mille pieds, je me suis ménagé un refuge; mais au cas où je ne remonterais pas et seulement, vous le jurez, lorsque vous auriez acquis la certitude que le vengeur des hommes ne peut plus reparaître vivant à la face du soleil pour s'y délecter des progrès de son œuvre meurtrière, vous ouvrirez cette lettre où sont tracées ma dernière révélation et mes suprêmes volontés ! »

Ce disant, il tira de son sein une enveloppe scellée que le milliardaire reçut d'une main frémissante et égarée. Le grand vieillard attacha sur Williamson un long regard empreint d'une expression intense, étrange... et, majestueux, s'avança vers la sortie de la chambre dans la grande grotte, vers le fond obscur de laquelle il se dirigea, suivi de ses hôtes écrasés, annihilés par une sorte d'horreur tremblante, admirative et comme religieuse.

Soudain, dix lampes à arc inondèrent de lumière cette obscurité opaque et, à l'extrémité de la série de treuils énormes qu'avaient, en passant, dévinés Claude Rolland, s'éclaira l'ouverture béante d'une large fissure, gouffre noir et mystérieux jusqu'au seuil duquel Lobanief s'avança.

Il appela Rose-des-Neiges et, lui montrant un levier de commutateur fixé sur un bloc de lave, ordonna :

« Au moment même où je disparaîtrai ! »

Les yeux dilatés, d'un double geste brusque de cataleptique, la jeune Indienne saisit le levier et, de la tête, fit :

« Oui ! »

Alors, Old Sinker-Lobanief poussa, en y sautant, une sorte de benne ou nacelle

métallique qui, un moment, oscilla à l'aplomb de l'abîme.

Le vieillard, d'une voix que, pour la première fois, coupa un hoquet d'émotion, s'écria :

« Au revoir, Williamson... ou adieu ! »

Les treuils se mettant aussitôt en marche, il plongea dans la nuit chaude du gouffre.

A ce moment, l'ingénieur se ressaisit.

« Allons, s'écria-t-il, c'est épouvantable et c'est fou, tout cela !... Il faut empêcher... »

Se dégageant d'Edmée cramponnée à lui, il bondit vers l'Indienne...

Trop tard !

Rose-des-Neiges avait abaissé le levier...

Il s'arrêta, éperdu d'angoisse...

Un silence de tombe régna, que troublait seul le frottement onctueux des arbres des treuils sur leurs coussinets...

Des six créatures humaines qui étaient là, aucune ne respirait...

Tout à coup, sourde, mystérieuse et formidable, une détonation multipliée, faite d'explosions, de craquements gigantesques, de roulements sinistres, comme si mille canons engageaient en même temps la lutte dans les lointaines entrailles de la terre, monta de l'abîme d'épouvante.

En même temps, une épaisse colonne de vapeurs surgit, rendant incertaine la vive lueur des lampes, et le sol trépida, oscilla...

Poussant des clameurs d'effroi, Toby, puis l'Indienne qu'avait saisie et qu'emportait le marin, Edmée que son frère étreignait dans ses bras, se précipitèrent vers le couloir déjà parcouru en venant, seule issue de la caverne.

Ils ne l'atteignirent pas !

Une secousse terrible ébranla la grotte, dont la voûte se creva, ouvrant en plein ciel une large ouverture dans le flanc de la montagne.

Les blocs, en tombant, avaient écrasé les treuils.

Affolés, les fugitifs se précipitèrent vers cette issue nouvelle, que rendaient praticables les amoncellements écroulés.

Un seul restait. Debout au seuil du gouffre, Williamson tendait au-dessus de l'abîme des bras désespérés, en criant, dans le silence presque revenu :

« Lui !... Lui !... Lui ! ! ! »

Edmée se dégagea violemment de l'étreinte fraternelle. Escaladant les pierres éboulées, elle alla à Williamson.

« Venez ! »

— Lui !... Lui ! ! !

— Quelques secondes encore, et c'est peut-être la mort !

— Fuyez !... Laissez-moi !...

— Ces vapeurs brûlantes et empestées... qui s'exhalent d'ici !... Malgré la trouée que s'est faite, elles envahissent la caverne... irrespirables !...

— Fuyez !

— Encore quelques instants, nous serons suffoqués !...

— AH ! fuyez, fuyez vite, miss Edmée !...

Moi je ne peux pas !... je ne peux pas !... Lui !... là !... Lui ! ! !... »

Luttant contre les efforts de Claude pour l'entraîner, la jeune fille supplia :

« Venez, si vous m'aimez !... »

— Je... je ne peux pas !

— Alors... Alors je reste : nous mourons ensemble ! »

Williamson poussa un cri fou et, se retournant vers Edmée :

« Vous voulez ?... »

— Si vous voulez mourir, je ne veux pas vivre !

— Vous... m'aimez donc ?

— Jusqu'à la mort !

— Ah !... Vivre !... Vivre !... Je veux vivre ! »

Avec une clameur de joie farouche, Williamson saisit la jeune fille dans ses bras aux forces décuplées, l'emporta comme une proie, vers la lumière, vers le ciel, vers la vie ! Claude l'aidait à l'escalade, difficile avec un fardeau humain.

Derrière eux, au milieu d'incessantes trépidations, un bruit grandissant montait, semblable à celui d'une marée tumultueuse forçant un goulet resserré.

Les deux hommes se hâtaient éperduement... Mais ils étaient à bout de souffle, aveuglés, étranglés par les brûlantes et fétides vapeurs dont la colonne obstruait maintenant l'issue.

Heureusement, un secours leur vint : Jean Guitard qui, après avoir mis sa chère Rose-des-Neiges sur une route sûre, revenait au secours de ses chers maîtres.

Après bien des efforts, après avoir cru vingt fois ne pas réussir à atteindre le port, la petite troupe au complet se trouva enfin réunie à l'air libre, sur le flanc du cratère, hors des émanations de l'haleine souterraine.

Il était temps !

Une secousse, cent fois plus violente encore que la première, acheva de disloquer la voûte de la caverne...

Aux yeux épouvantés des réfugiés, avec un bruit dont aucune comparaison n'approcherait, la voûte entière s'effondra, ouvrant un trou béant et fumant de plusieurs centaines de mètres de diamètre.

Quoique, par grand bonheur, ils ne se fussent arrêtés qu'au delà de la partie du flanc de la montagne recouvrant la vaste cavité souterraine, Williamson et ses compagnons n'en demeuraient pas moins dans une situation, sinon immédiate critique, du moins fort inquiétante.

Adossés à un bourrelet de roches volcaniques infranchissables sans cordes, échelles et secours étranger, ils voyaient la vaste cuve brusquement ouverte devant eux leur fermer d'autre part la route. Force leur était d'attendre là une aide bien aléatoire, exposés à devenir victimes de quelque nouvelle convulsion de la montagne.

Leurs yeux agrandis par l'angoisse ne pouvaient se détacher du cirque béant, d'où s'élevait une colonne de fumée, tour à tour grise et jaunâtre, de laquelle Williamson voulait encore vaguement espérer que, par quelque miracle, allait émerger le grand vieillard si troublant, cause du cataclysme.

Les vapeurs s'étant, au bout d'une heure

d'anxiété, suffisamment raréfiées pour se laisser enfin pénétrer par le regard, ce ne fut pas « Old Sinker » qui apparut, mais un lac de boue épaisse, érévê çà et là de bouillonnements d'où fusaients des jets de fumée, et dont le trop-plein se déversait en une large rigole qui coulait au long du flanc de la montagne, détruisant au passage nombre de symétriques cultures rectangulaires.

« Ce n'était pas une artère ou un organe, murmura tristement Rose-des-Neiges. Ce n'était qu'une tumeur ou un abcès. Le maître, en y perdant la vie, a voulu blesser mortellement le monstre... peut-être n'a-t-il fait que le soulager !

De son côté, Williamson, renonçant à son impossible espoir, soupira longuement.

« C'est bien votre avis, demanda-t-il à Edmée et à son frère, que votre inégalable parent, ce celui à qui je dois tout, est bien mort sous cette lie brûlante venue des profondeurs ?

— Il est mort ! » répondirent ensemble et gravement Edmée et Claude.

Alors, le « Roi des Mines », d'une main qui tremblait, tira de sa poitrine le pli scellé. « L'aurait-il lu.

Dès les premières lignes, il se dressa en poussant un cri étouffé et, tendant aux jeunes gens la grande lettre dépliée, il s'écria, avec des sanglots dans la voix :

« Je l'avais pressenti et ne me trompais pas !... « Old Sinker » était mon père ! »

L'enfant, jadis recueilli et élevé par les hommes de la garnison canadienne du fort William, c'était le dernier-né du noble Russe exilé Lobanief, ayant survécu par miracle à la catastrophe où tous les siens, sauf son père, avaient trouvé la mort.

Et lorsque, jeune reporter, Williamson avait sauvé de l'Hudson et du désespoir l'auteur et l'apôtre d'une découverte ou d'une foi scientifique nouvelle, celui-ci avait reconnu son fils ; mais, ne voulant pas qu'aucune douceur d'humanité le détournât de son âpre, fantastique et meurtrier vouloir, il avait résolu, tout en le comblant des plus grands bienfaits terrestres, de lui rester étranger, se réservant de l'appeler, soit au jour de l'expérience effroyable, soit à celui de la mort. Les deux s'étaient trouvés réunis !

Williamson, les yeux humides, se tourna vers Edmée.

« Mon père, dit-il, voulait me donner la maîtrise du monde par la connaissance de sa fin prochaine. La sûreté de la diminution progressive et constante de l'intensité vitale à la surface du globe était un élément de fortune plus grand encore que la découverte à coup sûr des richesses minières.

« Erreur d'un génie... ou géniale démenche, la terre, objet de sa haine, l'a englouti sans qu'il ait pu tenir sa promesse... Mais il a fait mieux pour moi. Le fait de son suprême appel a mis sur mon froid et égoïste chemin, a intimement mêlé à ma vie, pour m'apprendre à le connaître, l'ange descendu sur la terre sous les traits de la femme !

« Mon père ne m'a pas donné la ma-

trise du monde... Mais que sa grande ombre, qui plane ici au-dessus de sa tombe de Titan, soit heureuse : grâce à lui, par votre amour, Edmée, mon âme enfin éveillée communique dans le « Grand Secret du Monde » !

CHAPITRE XIV

CONCLUSION

Pendant un long moment Williamson et Edmée, debout côte à côte et les mains dans les mains, rêvèrent silencieusement, délicieusement et gravement, les regards perdus vers l'horizon que ne voilaient plus les fumées des boues souterraines déjà refroidissantes.

Et Claude le contemplant fraternellement, tandis que « captain Furett », sous l'éloquence de son regard, faisait peu à peu s'envoler les ombres graves et tragiques des yeux noirs de Rose-des-Neiges.

Tout à coup, au-dessus d'eux, une voix brusque et rauque s'écria :

« Les voici !... Ils ont été surpris et retardés par cette subite éruption de boue. Nous arrivons à temps ! »

Les six réfugiés levèrent la tête et, au haut du bourrelet de roches volcaniques, reconnurent Loëb, flanqué d'un Grégoire de Montalpé ayant recouvert toute sa suffisance et plus dandy que jamais, et accompagné de plusieurs autorités japonaises ainsi que du plus haut représentant de l'« Union » dans l'empire du « Soleil-Levant ».

« Vous arrivez trop tard, au contraire, pour rencontrer le noble et génial « Old Sinker » qui n'est plus, mais fort à temps pour moi, puisque vous avez eu la gracieuseté d'amener jusqu'ici les hauts représentants de cet Empire et de notre République.

« Vous plairait-il, gentlemen, de nous donner les moyens de sortir de la position où nous sommes et de vous rejoindre ? »

Des hommes amenés à dessein avec un outillage complet d'escalade eurent vite fait d'organiser la libération des six prisonniers de la montagne, qui furent accueillis avec les plus grands égards par les Japonais et le diplomate Yankee, avec une hostilité méfiante par Loëb et avec une faconde de méridional par de Montalpé à qui la nouvelle officielle de la mort du gêneur « Old Sinker » donnait des envies folles de danser de joie.

« Fi ! leur dit-il, ce c'est mal de laisser se morfondre tout seul le pauvre Grégoire à San-Francisco quand on file vers le beau pays du Japon !... Heureusement, ce digne M. Loëb n'avait pas tout à fait quitté la place ; il a eu vent de la fugue et, ne doutant pas de son but, m'a délivré pour que nous venions ici mettre le holà, avec l'aide de ces puissants messieurs, mis en garde contre les catastrophes dont leur pays, du fait de qui vous savez, pouvait éventuellement devenir le théâtre. Alors...

— Assez ! » interrompit Loëb, aussitôt obéi.

Williamson alla au diplomate américain et, lui remettant l'enveloppe dont il avait, peu d'instants auparavant rompu le sceau :

« Je dépose entre les mains du haut représentant des États-Unis ces papiers qui, dans les circonstances où ils m'ont été donnés, établissent le décès du noble barine russe Lobanief... mon père !

— Hein !... s'écria de Montalpé, qui avait des raisons pour ne pas se contenter de partager la surprise générale... Vous êtes le fils de...

— Ces papiers l'établissent officiellement.

— Mais alors... l'héritage ?

— Mille regrets, mon cher... parent. Mais aussi, pourquoi vous êtes-vous ingénié à si souvent contrarier les vues d'un... adversaire qui ne songeait qu'à vous débarrasser de moi ?

— Oh ! la gaffe !... la gaffe ! ! ! »

Williamson, s'adressant à Loëb :

« Nos voies étaient différentes, j'ose espérer que nous ne serons plus adversaires ?

— Well. Nous pourrions, à l'occasion, maintenant que nous avons fait connaissance, devenir même alliés, car je n'ai jamais été directement votre ennemi.

— En fait d'alliance, ce n'est pas celle que, pour le moment, je désire, » répondit diplomatiquement le « Roi des Mines ».

Il prit la main d'Edmée :

« Gentlemen, proclama-t-il en s'inclinant à peine, le nouveau barine Lobanief, citoyen américain, a l'honneur de vous présenter sa fiancée, miss Edmée Rolland, de Paris. »

Cette fois, l'infortuné Grégoire crut s'évanouir de stupeur et de jalousie. Son pâle que son immaculé plastron, il resta bouche bée, sans pouvoir articuler un mot.

Lobanief-Williamson poursuivit, s'adressant de nouveau au diplomate :

« Dès que nous serons rentrés à Tokio, j'aurai l'honneur de vous prier de vouloir bien nous unir, conformément à la loi. Mon deuil s'opposant à toute cérémonie, nous procéderons à la simple formalité civile, les autres auront lieu, au gré de mistress Lobanief, à New-York ou à Paris. Je prie les autorités japonaises, dont l'accueil a été si pompeusement gracieux à mon arrivée, de vouloir bien, pour la même raison, me permettre de traverser Tokio et Yokohama incognito pour me rendre à mon bord...

« Ah !... N'oublions pas, dans le bonheur personnel, le bonheur d'autrui. Je désire que, en même temps que notre union, à miss Rolland et à moi, soit scellée celle du brave marin que voici, auquel je maintiens à vie le titre et les émoluments de « captain », avec miss Rose-des-Neiges, que je dote de deux cent mille dollars. »

Enfin, Grégoire de Montalpé put, à travers sa gorge serrée et obstruée de larmes, lancer ce cri de désespoir :

« Et... Et... Et... Moi ? Que... Que... Que vais-je devenir ? »

Avec une politesse hautainement exagérée et froide, Lobanief-Williamson lui répondit :

« Votre présence ici, monsieur mon cousin de Montalpé, prouve que vous avez un goût prononcé pour les lointains

voyages. Voyons, mon cher futur beau-frère et directeur général de mes mines, est-ce que nous ne pourrions pas lui trouver une exploration à faire ou une résidence... quelque part?

— Une résidence, plutôt... Je m'en charge.

— Où cela? gémit le dandy déconfit.

— A... Madagascar!

Ce fut la seule vengeance de Claude Rolland à l'égard de Grégoire de Montalpe.

Une dernière stupefaction était réservée, non plus à l'infortuné Grégoire, mais à Claude.

En arrivant à San-Francisco, il trouva une dépêche de France adressée à New-York et venue par poste au port californien, en raison de la notoriété du second nom contenu dans l'adresse : M. Rolland aux soins de M. Williamson, *Roi des Mines*.

Claude l'ouvrit et lut :

« Chauds mercis. Réquisitoire envoyé parfait. Effets de tribune foudroyants. Ministère tué net. Suis ministre. Si politique vous tente revenez vite. Vous garde situation chef de cabinet.

« DUPEYROUX. »

Les traits de Claude exprimèrent un si prodigieux ébahissement que son milliardaire beau-frère, qui le regardait du coin de l'œil, éclata de rire... car il riait, maintenant!

diaire du « catholic priest » qui m'a rendu service à New-York, — et qui aura, pour la peine, une vraie cathédrale, — j'ai fait improviser et câbler une critique des procédés français d'administration coloniale par un très adroit journaliste humoristique américain...

— Et c'est une fantaisie faite de *chic* qui a?...

— Culbuté un ministre pour en consacrer un autre. Ne soyez pas si surpris. En France, on croit si facilement ce qui n'est pas sérieux, surtout quand on y sent la marque étrangère! Je ne vous conseille pas de me quitter pour suivre le sénateur : un homme de valeur, de savoir et de franchise comme vous ferait un politicien déplorable et déconsidéré au premier mot.

« Vous restez avec moi, hein? »

En riant de bon cœur, les deux beaux-frères se serrèrent

fortement la main. G. DE WAILLY.

FIN

Les numéros 702 à 725 contenant les récits complets jusqu'à ce jour du *Mystère de Finch Lane*. Dans la *Peau d'un singe* et du *Meurtrier du Globe* qui prend fin dans ce numéro, seront envoyés franco contre la somme de 3 fr. 60, adressée en mandat-poste au *Journal des Voyages*, 146, rue Montmartre, Paris (2^e).



LE MEURTRIER DU GLOBE

Un lac de boue épaisse apparut, crevé çà et là de bouillonnements d'où fusaient des jets de fumée. (P. 355, col. 1.)

« Mais... je n'ai pas pu envoyer mon travail, puisque je ne l'ai pas refait après le naufrage!

— Mon cher Claude, il a été reçu tout de même.

— Mon travail?

— Pas tout à fait. Grâce à l'intermé-

diation de M. Williamson, j'ai pu le faire parvenir

NOTRE NOUVELLE PRIME GRATUITE

UTILE
A TOUS

Toujours désireux de rendre plus étroits les liens de sympathie qui nous unissent à nos nombreux abonnés, toujours prêts pour les satisfaire à de nouvelles générosités, à de nouveaux sacrifices, nous avons établi pour eux, à grands frais, une prime gratuite d'une grosse importance qui dépasse en valeur et en intérêt toutes celles que nous leur avons offertes jusqu'ici. Cette prime exceptionnelle, qu'ils recevront dans le courant de novembre, consiste en

AMUSANT
POUR TOUS

UN RECUEIL UNIQUE
EN SON GENRE

Les Records du Monde

TOUTE LA TERRE
EN UN ALBUM

Les Records du Monde, ce sont, comparés entre eux et traduits par l'image — en une succession de pages animées, de pages parlantes, singulièrement évocatrices et pittoresques — les records de tout genre établis par les différents pays et les différents peuples : records géographiques, records sportifs, militaires, coloniaux et maritimes, records des hommes et des bêtes, records de vitesse et de longévité, records des découvertes et des voyages, etc. Il suffit de lire les extraits que nous donnons ci-dessous du sommaire de cet attrayant recueil pour avoir une idée de toutes les curiosités qu'on y trouvera.

Ce n'était pas une mince besogne que de réunir en un album tant de connaissances variées, tant de renseignements divers. Nous avons confié l'exécution de ce formidable travail à M. LÉON FILLOL, un artiste doublé d'un homme de science, qui se procurant les statistiques les plus récentes, puisant dans des documents officiels inédits, s'entourant de renseignements d'une exactitude rigoureuse, a su mener à bien sa tâche et a composé pour nos abonnés un recueil d'une amusante originalité et d'un captivant intérêt qui constitue une prime incomparable et vraiment sensationnelle, propre à satisfaire les plus difficiles.

EXTRAIT DU SOMMAIRE

A travers l'espace.
L'Age des êtres vivants.
Du géant chinois au nain brésilien.
La vie au sein des eaux.
La vie sur la montagne.
Aux entrailles de la terre.
Les forêts du monde.
Si la France était une île...
Les chemins qui marchent.
Les richesses du sol.
Aux pays des bêtes.
Ce qui reste à découvrir.

Nombreuses illustrations en noir et en couleur

Cette prime, pour l'établissement de laquelle nous nous sommes imposé de lourds sacrifices, n'était destinée, en principe, qu'à nos abonnés d'un an, mais nos abonnés de trois mois nous témoignent une telle fidélité et renouvellent leur abonnement à chaque trimestre avec tant de régularité, que nous avons estimé ne pas devoir faire cette fois de distinction entre eux et les abonnés d'un an et en nous avons décidé de leur offrir également notre album. Tous les abonnements ou réabonnements souscrits en octobre ou novembre donneront donc droit à cette prime.

Voir en tête de ce numéro les prix et conditions d'abonnement.

EXTRAIT DU SOMMAIRE

Les peuples colonisateurs.
La fortune des nations.
Les grands marchands du monde.
A travers les grandes villes.
Les clés des mers.
Voilà les facteurs!
Vers une vie nouvelle.
Les records de vitesse.
Sur les routes d'acier.
Comment nous sommes défendus,
A qui l'empire des mers?
Dans le monde des sports.

Le Directeur-Gérant: LÉON DEWEZ.

Secour. — Imprimerie Charaire.